

Travail pour la vie ou travail marchandise ?

Le contraire de travail ce n'est pas le chômage, ce n'est pas l'oisiveté, ni la paresse.

Le travail n'est le contraire de rien ; il serait une richesse en soi, même et surtout s'il n'était pas rétribué. C'est quelque chose que l'homme ferait pour lui-même, au mieux pour l'offrir à la collectivité mais jamais pour laisser un autre en tirer profit contre une rémunération.

Avec l'exploitation on a transformé le travail en emploi, l'activité en salariat, la création en production marchande, jusque dans notre vie la plus intime.

L'emploi est une marchandise, raréfiée par le capital et la technique qui concentrent et s'approprient toujours plus les moyens de production, il s'approprie à son tour **nos existences**.

« Créer de l'emploi ! Créer de l'emploi ! Pour survivre... pour survivre ? » Mais surtout pour s'aliéner, adhérer à la marchandise et pour finir, **exploiter l'homme et la nature par l'homme contre la nature**.

Avant, ou au lieu de défendre cet emploi là et tout en défendant ceux qui en sont tributaires, il est impératif de casser cette machine, de s'en émanciper, et pour cela redéfinir le travail, ou tout simplement **le renommer**.

Le travail est partout où l'homme s'accomplit, réalise, crée, où l'homme laisse une trace aux autres, exprime sa subjectivité. La contemplation, la réflexion, l'oisiveté même en font partie.

Il est avant tout une activité ancrée dans nos existences.

Le travail ne doit pas être « pour vivre » mais pour être vécu.

Il faut le sortir de ses horaires, de son cloisonnement du temps (métro, boulot dodo), le sortir de sa tyrannique équation « production rétribution consommation », le sortir de son sexisme, **le sortir du salariat**.

Insensiblement, de progrès en progrès, de pseudo-révolutions en pseudos révolutions la société de consommation a conditionné notre contestation, notre existence, au bonheur illusoire de la marchandise du confort et du spectacle, finalité d'un « travail forcé » érigé en valeur suprême.

« L'avoir » matériel nous éloigne chaque jour de la vie, sa beauté et de la conscience de sa fragilité.

L'univers qui nous entoure nous offre quotidiennement le spectacle de son artificialisation travestie en progrès technique.

Elle en est en fait sa négation et sa destruction.

De ce chalut de pouvoir et de profit, le « travail emploi » en est la maille plus ou moins serrée suivant les situations.

Au centre de la nasse, se trouvent les nantis, ceux qui s'y sentent en sécurité, se ménageant leur espace vital, en périphérie, comprimés, asphyxiés, privés de toutes perspectives et n'ayant plus aucun moyen d'agir ou de s'exprimer, les laissés pour compte, consommables, recyclables, qui seront autant d'exclus donnés en pâture aux requins.

S'y débattre pour s'aménager un espace vital afin de ne pas étouffer (pouvoir d'achat, augmentation de salaire etc.) bien qu'étant une réaction légitime, est en fait une lutte pour la survie au seing même de ce monde marchand, une sous vie, une vie à côté de nous même.

Cette situation ne nous laisse pas d'autre choix que celui de trancher dans le vif.

Qu'importe l'âge et la couleur du chalutier : « Libérez les sardines et y'aura plus de mareyeurs !!! »

Renversons les valeurs. Revendiquons la simplicité, voir la pauvreté pour combattre la misère, et quand nous aurons moins peur du vide, nous remplaceront le mot précarité par celui de subsistance, c'est-à-dire, abondance, de temps, d'humanité, de découverte de contemplation, d'amour, bref de relations sociales enfin libérées de la tyrannie du travail.

Alors nous comprendrons que les réels moments de vie sont en fait de tels moments et qu'il ne tient qu'à nous de les rendre quotidiens.

Didier Leboeuf